

LA fiancée DU SURMELIN #1

SÉBASTIEN WEBER & ANTONIN OTTENWALTER

octobre 2018

LA fiancée DU SURMELIN #1

PERSONNAGES

EUGÉNIE, *impératrice* Élodie Cotin
LOUIS NAPOLÉON, *empereur* Christian Termis
HAUSSMANN, *préfet de Paris* Raphaël Dubois
SŒUR PHILOMÈNE DU SACRIFICE, *sœur* Christelle Garand

ALDEBERT, *pêcheur à la ligne*

ANTOINETTE, *aubergiste*

GUSTAVE, *époux d'Antoinette*

ADÈLE }
LILLETTE } *servantes*

MARIE, *cuisinière*

SŒUR BERNADETTE, *religieuse*

LE BRIGADIER

LE MAIRE

MADELEINE }
MARGOTON } *couturières*

PIERROT, *braconnier*

FANETTE }
CAUSETTE }
PAULETTE } *domestiques*
JEANNETTE }

CLARISSE
ÉDELINÉ
CHLOÉE
ROMANE
ANGÈLE
MATTHIEU
GRÉGOIRE
MALIA
NINA

} *orphelins*

LE NÉGOCIANT

ADRIEN, *jeune soldat*

UNE CHORALE

UN PIANISTE

LES INGÉNIEURS

PRÉAMBULATOIREMENT

Entre 1860 et 1865, au bord de l'eau du Surmelin, quelque part entre Montmort-Lucy et Le Breuil, un des premiers beaux jours du printemps. Entre Aldebert, porteur d'une canne à pêche et d'une musette.

ALDEBERT. – Ah, cette odeur, ce parfum, la lumière! C'est parfait, c'est le printemps. C'est éphémère et c'est parfait. Profitons-en, nous sommes si peu de choses. Finies la glace et la froidure. Il était temps, je n'en pouvais plus. Quel hiver! Non, mais quel hiver! Ah, voici ma place. Intacte, identique à elle-même. Le trou du renard et les trois saules... La mousse et l'ail des ours — j'en ramènerai tantôt à Antoinette... Le pont de pierre et le moulin, là-haut... Peut-on rêver endroit plus paisible que celui-ci? Peut-être, mais je n'y suis pas. Et comme je n'y suis pas... Voyons l'eau. Regardez comme elle est vive! Elle ondoie, elle rue, elle court, elle scintille. *(S'installant en chantonnant.)* « Allons, allons contents, allons dans la verdure / Allons tandis que dure notre jeune printemps! » *(Une fois sa ligne à l'eau, parlant.)* Ah, mais c'est qu'il ferait presque trop chaud. Et par conséquent, il fait soif. J'ai soif. *(Il boit du vin.)* Ah! Nectar, nectar... *(Il reboit.)* Oui. Oui, nectar, le mot n'est pas trop fort.

Pur nectar! (*Il reboit.*) Ah non, vraiment, oui, c'est ça, c'est le mot. (*Il reboit.*) Le juste mot. Quelle belle journée! Quelle paix, quel délice! À l'empereur! (*Il reboit.*) Vive l'empereur! À l'empire! (*Il reboit.*) Vie l'empire! À la France! (*Il reboit.*) À ses rivières, à ses coteaux, tous ses coteaux! (*Il reboit.*) Bon, ce n'est pas le tout, au travail. (*Il s'assied et pêche, à demi assoupi. Entrent les ingénieurs qui ne le remarquent pas et commencent de prélever des échantillons d'eau.*) Mais qu'est-ce que ce...? Mais qui sont ces...? Mais qu'est-ce qu'ils...? Mais qu'est-ce que...? (*Les ingénieurs, non contents de prélever des échantillons d'eau dans des éprouvettes, la goûtent.*) Non, mais qu'est-ce qu'ils...? Non, mais ils sont fous! De l'eau? De l'eau? Ils boivent de l'eau! (*Effaré, prenant la fuite.*) Nom de Dieu de nom d'un chien de nom de nom! Ils boivent de l'eau! De l'eau! Ils boivent de l'eau! Nom de Dieu de nom d'un chien de nom de nom! Aux fous, au secours!

1

L'AUBERGE DES EAUX VIVES

Au village, sur la place principale, c'est jour de grand nettoyage pour l'Auberge des Eaux vives. On a sorti les nappes, les tables, les couverts : on lave, on récuré, on frotte. Gustave astique les cuivres, Adèle l'enseigne, Lilette brosse et balaie. Entre Antoinette, la patronne, portant une brassée de nappes à amidonner qu'elle dépose quelque part.

ANTOINETTE, *chantant à tue-tête.* – « Adieu le sombre hiver, la neige et le verglas, / Vive le clair printemps, les roses, les lilas! / Les roses et les lilas! » (*À Gustave, qui brique en peinant*

une bassine en cuivre.) Mais Gustave, mon ami, Gustave, mon époux, allons!

GUSTAVE. – Eh bien, quoi?

ANTOINETTE. – Mais frotte, frotte donc un peu plus fort! Regarde-moi ces taches.

GUSTAVE. – Hein?

ANTOINETTE. – Là, ces taches. Le ciel est bleu, la nature chante et là ces taches, ce gris, ce vert, ce vert-de-gris! Ce n'est ni fait ni à faire. Allons, Gustave, frotte, frotte, frotte! Il faut que ça brille! Il faut frotter, frotter plus fort, frotter encore! (*Chantant.*) « Frotter, frotter, frotter encore! / Briller, briller, briller plus fort! »

GUSTAVE, *à part.* – Ah, mais je frotte, moi, je frotte comme je peux. Ah...

ANTOINETTE, *à Adèle.* – Et toi, Adèle, dis-moi, est-ce que tu vois?

ADÈLE. – Quoi?

ANTOINETTE. – Là.

ADÈLE. – Là? Quoi? Où?

ANTOINETTE. – Partout! Le soleil! Ne vois-tu pas le soleil qui jette ses feux sur la vallée? Ne vois-tu pas au lointain les collines qui verdoient tendrement? Et là, en bas, les eaux du Surmelin scintiller d'allégresse? Allons, allons, arme-toi d'un chiffon, de courage et d'encaustique, grimpe à l'escabeau, faisons briller cette enseigne! Ce soir, c'est le banquet, ce soir, nous

accueillons les gens de la vallée. (*Chantant.*) « Frotter, frotter, frotter encore! » « Briller, briller, briller plus fort! »

ADÈLE, *à part.* – Pff!

ANTOINETTE, *à Lilette.* – Et toi, Lilette, qu'est-ce que tu as entre les mains?

LILETTE. – Euh... Eh bien, madame, ma foi, je crois... Je crois que c'est un balai.

ANTOINETTE. – Un balai? Mais non! Mais non, Lilette, mais non, mais non, tu n'y es pas!

LILETTE. – Ah? Ah bon?

ANTOINETTE. – Mais non! Bien sûr que non!

LILETTE. – Vraiment?

ANTOINETTE. – Mais non! C'est un...?

LILETTE. – Euh...

ANTOINETTE. – Un? C'est un archet! Un archet, tu m'entends? C'est un archet.

LILETTE. – Ah? Un archet?

ANTOINETTE. – L'auberge est un violon, le printemps une partition et ton balai, c'est un archet!

LILETTE. – Ah?

ANTOINETTE. – Parfaitement, ma petite Lilette, et tu vas me faire le plaisir de jouer tes parties vivace, presto, prestissimo! Allez, avanti! (*À tous.*) Je descends en cuisine, j'allume les fourneaux et quand je remonte, tout est reluisant, propre et scintillant. Capite? Siamo d'accordo? Avanti, popolo! (*Chantant.*) « Voici le

gai printemps. Tout va vibrer, renaître. / C'est la saison du rire et des folles chansons. / Frotter encore, briller plus fort ! »

Elle sort.

ADÈLE, à *Gustave*, avec un geste significatif pour qualifier *Antoinette*. – Hé, dites, monsieur Gustave, votre femme, là...

GUSTAVE. – Elle déménage complètement ! Chaque printemps, c'est la même chose, elle devient zinzin, totalement zinzin. Il y a vingt ans, je trouvais ça charmant, piquant même, mais maintenant, maintenant ! Déjà, ce dîner de gala pour tout le village...

ADÈLE. – Ah, ça, c'est très bien.

LILETTE, à *Adèle*. – Surtout quand il y a Adrien...

ADÈLE, à *Lilette*. – Ah oui, surtout quand il y a Adrien ! Ah, Adrien...

LILETTE. – Ah, Adrien...

GUSTAVE. – Oui, bon d'accord, c'est très bien, je ne discute pas, mais le reste !

LILETTE. – Le reste ?

GUSTAVE. – Vous allez voir qu'elle va encore me faire le coup ! À nos âges !

ADÈLE. – Le coup ? Le coup de quoi ?

GUSTAVE. – Tous les ans, c'est la même chose !

LILETTE. – Le coup de quoi ?

GUSTAVE. – « Allez, debout, Gustave! Allez, Gustave, réveille-toi! C'est l'heure, Gustave, c'est l'heure, c'est l'heure! » En plein milieu de la nuit!

ADÈLE. – Mais de quoi vous parlez, monsieur Gustave?

GUSTAVE. – Et hop, qu'elle me pousse! Et hop, qu'elle me jette hors du lit! « Allez, Gustave, en route, Gustave! » (*À Lillette et Adèle.*) C'est quand la prochaine pleine lune, c'est quand? Hein, c'est quand?

LILETTE. – Euh, mais je n'en sais rien. (*À Adèle.*) Tu sais, toi?

ADÈLE. – Je ne sais pas, moi. La semaine prochaine, dimanche, lundi, je ne sais pas.

GUSTAVE. – Tous les ans, la même chose. Le printemps, la floraison des lilas, la première pleine lune, paf, tac: « Debout, Gustave! » Allez, hop, on y va!

LILETTE. – Mais où?

ADÈLE. – Où ça?

GUSTAVE. – « Allez, Gustave, rejoins-moi, saute à l'eau. Elle est bonne, l'eau, elle est bonne! » Elle est bonne? Elle est glaciale, oui!

LILETTE. – À l'eau?

ADÈLE. – Quelle eau?

GUSTAVE. – Et nous voilà tous les deux à minuit à barboter dans l'eau glacée au milieu des nénuphars et des canards!

LILETTE. – Hein?

ADÈLE. – Quoi?

GUSTAVE. – Elle s'est mis en tête, je ne sais pas pourquoi, que cette rivière, cette foutue rivière, est magique.

LILETTE. – La...?

ADÈLE. – Le...?

GUSTAVE. – Oui, le Surmelin, oui. Sa mère, sa grand-mère, son arrière-grand-mère, toutes, toutes le bain de minuit au printemps, toutes, ça fait des générations. « Parce que la rivière est magique! »

LILETTE. – La grand-mère?

ADÈLE. – L'arrière-grand-mère?

LILETTE. – Dans les nénuphars?

ADÈLE. – Avec les canards?

GUSTAVE. – Des années que ça dure. Des décennies. Des siècles. Voilà: des sorcières! J'ai épousé une sorcière. Oh ça oui, c'est une grande cuisinière, ça oui, sans aucun doute, et c'est elle qui fait que la renommée de notre auberge s'étend jusqu'à Paris et qu'on y vient manger de partout, c'est elle, nous sommes bien d'accord, mais de là à croire que l'eau du Surmelin est magique et que c'est elle qui lui apporte la santé, la vitalité et la fortune, là, là, je ne sais pas, là je ne sais plus, je crois que, je crois que, je ne sais pas, je ne sais pas... Et encore! Et encore, heureusement, heureusement que personne ne nous a jamais vus!

LILETTE. – Dans l'eau?

ADÈLE. – Sous la lune?

LILETTE. – À minuit?

ADÈLE. – Avec les canards?

GUSTAVE. – Parce que naturellement, un bain de minuit dans une rivière magique sous la lune au milieu des canards, vous imaginez bien, n'est-ce pas... Le plus simple appareil!

LILETTE. – Non?

GUSTAVE. – Si!

ADÈLE. – Non?

GUSTAVE. – Mais si! Puisque je vous le dis.

ANTOINETTE, *chantant dedans l'auberge*. – « Par les chemins fleuris et sur le vert gazon / Avant que le soleil empourpre l'horizon! »

LILETTE ET ADÈLE, *chantant*. – « Coin coin, coin coin! / Coin coin, coin coin! »

GUSTAVE, *à Lilette et Adèle*. – Ah mais non, mais chut, là, chut!

LILETTE ET ADÈLE, *chantant*. – « Coin coin, coin coin! / Coin coin, coin coin! »

GUSTAVE. – Ah, mais qu'est-ce qui m'a pris de vous raconter ça?

Entrent sœur Bernadette de la Tempérance.

LILETTE ET ADÈLE. – Bonjour, sœur Bernadette!

SŒUR BERNADETTE, *à Gustave*. – Bonjour, Gustave. (*À Lilette et Adèle.*) Hé, vous êtes bien gaies, toutes les deux! Je suis sûre que c'est la perspective de voir...?

LILETTE. – Adrien!

ADÈLE. – Ah, Adrien! Il vient ce soir, il vient bien, n'est-ce pas, sœur Bernadette?

LILETTE. – Oh oui, dites-nous qu'il vient!

SŒUR BERNADETTE. – Mais bien sûr qu'il vient! Il est de retour, il a une permission.

LILETTE. – Ah, ouf!

ADÈLE. – Merci, Seigneur!

LILETTE. – Margoton m'a fait une robe.

ADÈLE. – À moi aussi!

LILETTE. – La mienne est rose avec des volants!

ADÈLE. – La mienne est bleue avec des rubans!

LILETTE. – Il va me faire danser!

ADÈLE. – Toute la nuit, nous allons valser!

ANTOINETTE, *depuis l'auberge, chantant.* – « Frotter encore, briller plus fort! »

LILETTE ET ADÈLE, *chantant sur un rythme de valse.* – « Coin coin, coin coin! / Coin coin, coin coin! »

GUSTAVE, *à Lilette et Adèle.* – Ah mais!

Entrent Antoinette et Marie, son aide-cuisinière, qui dépose un plateau de pâtisseries fumantes sur une table.

ANTOINETTE, *à Gustave.* – Frotte, mon Gustave.

GUSTAVE. – Je frotte, je frotte.

ANTOINETTE, *à sœur Bernadette.* – Sœur Bernadette, bienvenue! Quel bon vent?

SŒUR BERNADETTE. – Message de la mère supérieure. Nous serons dix-sept. Les sœurs et les enfants. (*À l'attention de Lilette et Adèle.*) Et Adrien, bien sûr.

LILETTE ET ADÈLE. – Ah!

ANTOINETTE. – Dix-sept? Tu notes, Marie? Dix-sept.

MARIE. – Dix-sept, c'est noté. Bonjour, ma sœur.

SŒUR BERNADETTE. – Bonjour, Marie.

ANTOINETTE, à sœur Bernadette. – Dix-sept? C'est... C'est...

SŒUR BERNADETTE. – C'est trois enfants de plus et une sœur de moins que l'année dernière.

MARIE. – L'hiver a été rude.

SŒUR BERNADETTE. – Hélas, oui. Notre orphelinat ne désemplit guère.

ANTOINETTE. – Ah, cet hiver! Bon, dix-sept. Et l'évêque?

SŒUR BERNADETTE. – L'évêque? Non, pas cette année. Il est à Rome. Le Saint-Père n'est pas au mieux de sa forme. Il vaut parfois mieux anticiper.

ANTOINETTE. – Ah oui, oui, bien sûr. Tu as noté, Marie? Pas d'évêque.

MARIE. – Pas d'évêque, c'est noté.

SŒUR BERNADETTE. – Ah, ça, c'est qu'il va regretter. Les cailles aux truffes...

ANTOINETTE. – Bon. (*À Gustave.*) Ne t'arrête pas de frotter, toi, mon bon Gustave. Il y a encore des taches. (*À Lilette, faisant le geste de jouer du violon.*) Et toi, Lilette, ne perds pas la cadence. Presto, prestissimo! (*Après avoir jeté un regard à Adèle, qui astique l'enseigne de plus belle, à sœur Bernadette qui approchait un doigt gourmand d'une crème renversée et l'en éloigne*

précipitamment.) À présent, si vous voulez bien m'excuser, sœur Bernadette, à ce soir. (*À Gustave, Lilette et Adèle.*) On frotte, on astique, on balaie, on surveille les pâtisseries, je vais plumer les poulardes.

Antoinette sort.

SŒUR BERNADETTE, à Marie. – Ah, vos cailles aux truffes, quelle merveille! Vous en refaites?

MARIE. – Mais certainement, certainement! Et les poulardes aussi.

SŒUR BERNADETTE. – Les poulardes? À la broche, là, oui, ah oui... Et les... Les...

MARIE. – Les aspics? Les brochets? Les brioches?

SŒUR BERNADETTE. – Les aspics, oui, les brochets, oui mais non, mais vous savez, là, les... Les...

MARIE. – Ah! Les paupiettes?

SŒUR BERNADETTE. – C'est ça! Les paupiettes! Avec du, là, vous savez, dedans, du...

MARIE. – Avec du foie gras dedans et des noix et des morceaux de figue confite?

SŒUR BERNADETTE. – Ah oui, c'est ça, oui... Avec des, et puis des... Oui, ah, oui...

MARIE. – Bien sûr, j'en fais. Ma spécialité, ce serait malheureux.

SŒUR BERNADETTE. – Ah oui, ça, ce serait malheureux. Et pour le...?

MARIE. – Pour le fromage? Ma foi, un peu de tout un peu de partout. Du brie, du comté, des roqueforts, des chèvres, un munster merveilleux, de la tome, des camemberts. Enfin, tout ce qui convient. Vous voyez?

SŒUR BERNADETTE. – Ah, oui, c'est... C'est bien...

MARIE. – Et si vous voulez tout savoir, pour les vins...

SŒUR BERNADETTE. – Oh, mais non, mais je...

MARIE. – Je crois que toute la France sera représentée. Ainsi qu'un petit bout d'Italie. Car figurez-vous que j'ai découvert le Barolo.

SŒUR BERNADETTE. – Le...?

MARIE. – Barolo. (*Avec l'accent italien.*) Barolo.

SŒUR BERNADETTE. – Barolo. Et?

MARIE. – Ah!

SŒUR BERNADETTE. – Ah?

MARIE. – Hum hum. (*Montrant le plateau de pâtisserie.*) Quant aux desserts, un échantillon... Faites attention, ne vous penchez pas trop, c'est encore très chaud.

SŒUR BERNADETTE, *extatique, humant les pâtisseries.* – Ah...

MARIE. – Sur ce, j'ai du travail. À ce soir, sœur Bernadette de la Tempérance.

SŒUR BERNADETTE. – Oh oui, bien sûr, à ce soir. J'y vais, j'y vais. D'ailleurs, la messe va commencer. À ce soir.

MARIE, *à Gustave.* – Gustave, quand Pierrot arrive, tu lui dis de descendre en cuisine? Il doit m'apporter des canards.

GUSTAVE. – Oui, oui.

Marie sort en chantonnant.

LILETTE ET ADÈLE, *chantant et dansant sur un rythme de valse.* – « Coin coin, coin coin! / Coin coin, coin coin! »

GUSTAVE. – Ah mais!

Entrent le maire et le brigadier de gendarmerie.

LE BRIGADIER. – Tout de même, monsieur le maire, c'est un peu ennuyeux.

LE MAIRE. – Je ne vous le fais pas dire, brigadier. Je suis bien embarrassé. (*Montrant sa propre tête.*) C'est cette tête, là, qui est mal faite. Les choses n'y restent pas. C'est comme des papiers posés sur une table de jardin. Je tourne le dos et elles se sont envolées. Je m'excuse, vraiment, brigadier, je suis confu.

LE BRIGADIER. – Non, non, c'est sans importance... Mais vraiment, vous n'avez pas la moindre idée de...?

LE MAIRE. – Mais non! Mais non! Hélas! Il est venu hier... Ou avant-hier... Ou... Enfin, bref, je ne sais plus. Il a été très clair, très précis, je lui ai dit: « Bien sûr, monsieur le préfet, vous pouvez compter sur moi! » et ce matin, plus moyen de me souvenir de ce dont il m'a parlé. C'est un monde!

LE BRIGADIER. – Vous auriez pu noter ses instructions quelque part, non? Dans un cahier, un registre... Non?

LE MAIRE. – Ah, peut-être, mais je ne m'en souviens plus. Ou plus vraisemblablement, j'y ai songé et j'ai oublié.

LE BRIGADIER. – C'est fâcheux. C'est fâcheux.

LE MAIRE. – À qui le dites-vous? Je passe pour quoi, moi? Le préfet en personne, monsieur Rastagnac, et Dieu sait qu'il n'est pas commode...

LE BRIGADIER. – Ça!

LE MAIRE. – Il condescend à venir me voir, l'affaire est de la plus haute importance, et j'oublie! J'oublie tout! Plus rien. Le vide. Néant. (*Montrant sa tête.*) Tenez, regardez. Plus rien. Vous voyez? Le vide...

LE BRIGADIER. – Oui, en effet, c'est... Donc, vous n'avez plus la moindre idée de ce dont le préfet vous a entretenu hier et qui avait l'air si important, pour ne pas dire capital? C'est bien cela, monsieur le maire?

LE MAIRE. – C'est tout à fait cela. Vous avez l'esprit de synthèse, brigadier, c'est exactement ça. Exactement! Ah, pauvre de vous, brigadier.

LE BRIGADIER. – Je vous demande pardon, monsieur le maire? Pauvre de moi?

LE MAIRE. – Eh oui, il va falloir que vous y alliez.

LE BRIGADIER. – Comment? Mais où donc?

LE MAIRE. – Eh bien, chez Rastagnac.

LE BRIGADIER. – Comment? Mais...

LE MAIRE. – Vous comprenez, dans ma position... N'est-ce pas? Donc, voilà. Vous lui expliquerez que vous avez perdu mes instructions, que vous les avez égarées, que vous êtes un peu tête-en-l'air, que sais-je, et que je suis indisponible pour le moment.

Et puis bon, bref, voilà, vous brodez, hein? Je compte sur vous.
La commune compte sur vous.

LE BRIGADIER. – Mais euh...

LE MAIRE. – Un savon, c'est vite oublié, brigadier. Mais un dévouement tel que le vôtre, brigadier, jamais on ne l'oublie. Jamais! Je saurai m'en souvenir, brigadier, je saurai. Cette fois-ci, c'est sûr, je saurai me souvenir. Allez, filez, ne perdez pas de temps, il doit être encore chez lui à cette heure.

LE BRIGADIER. – Mais...

LE MAIRE. – Je suis avec vous.

LE BRIGADIER. – Bien. Bien, monsieur le maire. Ah oui, j'oubliais...

LE MAIRE. – Ah, non, pas vous!

LE BRIGADIER. – À propos de Pierrot...

LE MAIRE. – Qui?

LE BRIGADIER. – Pierrot Granville. (*Un temps.*) Le repris de justice. Vous savez, celui que je soupçonne de traîner avec cette... cette association de malfaiteurs qui hante les bois, qui détrousse les voyageurs...

LE MAIRE. – Oui? Ah oui? Ah oui, oui, ça y est, ça y est, je vois. Eh bien?

LE BRIGADIER. – Il s'est remis à braconner. Je suis sûr que c'est lui. Certain.

LE MAIRE. – Non?

LE BRIGADIER. – Il est en train de dépeupler la rivière de tous les canards qui s’y trouvent.

LE MAIRE. – Ah, mais ce n’est pas possible! Quelle canaille! Mais enfin, qu’est-ce que vous faites, brigadier? J’adore le canard. Qu’est-ce que vous attendez pour agir? Allons, quoi, mon petit vieux, ressaissez-vous! Un braconnier, ce n’est pas le diable, tout de même! Allez, courez m’attraper ce... Comment déjà?

LE BRIGADIER. – Granville. Pierrot Granville.

LE MAIRE. – Voilà. Granville. Mettez-moi ce Granville derrière les barreaux et que ça saute! Ah, mais non mais! Des canards. Mes canards!

LE BRIGADIER. – Bien, monsieur le maire. Avant ou après?

LE MAIRE. – Pardon?

LE BRIGADIER. – Avant ou après?

LE MAIRE. – Avant ou après quoi?

LE BRIGADIER. – Eh bien, avant ou après d’être allé chez... (*Un temps.*) Chez... Non, rien, monsieur le maire. Au revoir, monsieur le maire.

Sort le brigadier.

LE MAIRE. – Ah, il faut tout leur dire. C’est un monde! Du vent dans la tête, voilà, c’est tout ce qu’ils ont dans la tête, du vent.

Entrent Madeleine et Margoton Ferry, deux couturières.

Margoton porte des robes et Madeleine un costume inachevé.

ADÈLE, à *Lillette*. – Regarde! Margoton! Nos robes!

LILETTE. – Ah, ce qu’elles ont l’air belles!

Lilette et Adèle quittent leurs occupations et se précipitent sur Margoton qui leur remet leurs robes.

MADELEINE, *au maire, tout en lui passant le costume.* – Ah, monsieur le maire, monsieur le maire! Je vous ai cherché partout. Cela fait des heures que je vous cours après.

LE MAIRE. – Pardon? Mais pourquoi? Mais qu'est-ce que vous faites?

MADELEINE. – Gardez les bras levés. Vous n'êtes pas venu à la boutique ce matin.

LE MAIRE. – Pardon?

LILETTE, *à propos de sa robe.* – Ah, elle est magnifique!

ADÈLE, *à propos de la sienne.* – Elle est splendide.

MADELEINE. – Hier soir, vous vous précipitez à la boutique, tout affolé, on aurait dit qu'il y avait le feu. Ne bougez plus.

LILETTE. – Merci, Margoton!

ADÈLE. – Oh, oui, merci!

LE MAIRE, *à Madeleine.* – Mais... Mais...

MADELEINE. – Ne tournez pas la tête, ne baissez pas les bras, ne remuez pas les pieds, plus un geste, merci.

MARGOTON, *à Lilette, à propos de la robe.* – Il faudrait peut-être que je la reprenne un peu en bas.

LILETTE. – Ah non, non, non! Il me la faut ce soir!

ADÈLE. – Adrien! Adrien!

MADELEINE. – Il vous fallait un costume tout neuf séance tenante!

LE MAIRE. – Comment? Moi? Mais...

MADELEINE. – On aurait que la reine d'Angleterre venait dîner chez vous. (*Lui passant le pantalon.*) Enfilez-moi ça.

MARGOTON. – Adrien. Si j'avais vos âges...

LILETTE. – Il est si beau!

ADÈLE. – Il danse si bien!

MARGOTON. – Si j'avais vos âges...

LE MAIRE, *tout en enfilant le pantalon.* – Non, mais vraiment, je vous assure, Solange...

MADELEINE. – Madeleine. Attention aux coutures.

LE MAIRE. – Oui, Madeleine, pardon. Je n'ai aucun souvenir de...

MADELEINE. – Je ne sais pas ce qui vous agitait comme ça, mais c'était pressé. Il vous fallait un costume tout neuf. Vous m'avez même payée d'avance.

LE MAIRE. – Comment? Moi, je vous ai payée?

MADELEINE. – Comme je vous dis. Margoton, prends-lui les mesures, là.

Margoton entreprend de mesurer l'entrejambe et tout le bastringue du maire.

MARGOTON. – Ne bougez donc pas comme ça, je vais finir par vous...

LE MAIRE, *piqué par Margoton.* – Aïe!

MARGOTON. – Oups, pardon!

LILETTE ET ADÈLE, *chantant et dansant sur un air de valse en portant leurs robes au-devant elles.* – « Coin coin, coin coin! / Coin coin, coin coin! »

Entre Pierrot Granville, une demi-douzaine de canards à la ceinture.

PIERROT. – Salut la compagnie. Bonjour, monsieur le maire.

TOUS, *sauf le maire et Gustave.* – Bonjour, Pierrot.

LE MAIRE, *à Pierrot.* – Euh, dites donc, vous, là, je crois que j'ai un mot à vous dire... Je...

MADELEINE. – Mais ne bougez pas!

MARGOTON, *qui place des aiguilles près d'endroits sensibles de l'anatomie du maire.* – Ah, non, ne bougez pas, ce n'est vraiment pas le moment.

PIERROT, *au maire.* – Oui?

LE MAIRE, *à Pierrot.* – Oui, j'ai deux mots à vous dire, mais...

PIERROT. – Oui?

LE MAIRE. – Oui, mais ça m'échappe, je ne sais plus...

PIERROT. – Ah?

LE MAIRE. – Oui, non, je ne sais plus. Mais ça me reviendra!

PIERROT. – Sans aucun doute, monsieur le maire. Je reviendrai à ce moment-là.

LE MAIRE. – C'est ça. Vous reviendrez quand ça me... (*Piqué au mauvais endroit.*) Aïe!

MARGOTON. – Oups, pardon!

MADELEINE. – Mais ne bougez donc pas comme ça! Ah mais!

PIERROT, à *Lilette et Adèle*. – Alors, les filles, on valse?

LILETTE. – « Coin coin, coin coin! »

ADÈLE. – Adrien!

PIERROT. – Ah, Adrien, Adrien! (*À Gustave.*) Salut, mon Gustave, comment il va?

GUSTAVE. – Il va. Il frotte, il frotte. C'est pour la Marie, tes canards?

PIERROT. – La Marie, l'Antoinette... Ils sont pour qui les cuit.

GUSTAVE. – La Marie, alors. Elle est aux cuisines.

PIERROT. – Ah, eh bien alors, j'y vais. Mais non, tiens, la voilà. Salut, la Marie. Et voilà l'Antoinette. Salut l'Antoinette.

Entrent Marie et Antoinette. Adèle et Lilette dissimulent leurs robes neuves et se remettent au travail.

MARIE. – Ah, mes canards! Fais donc voir...

PIERROT. – Ah, ça, tu vas voir, ils sont beaux!

LE MAIRE, *pensif*. – Du canard, du canard... Ça me rappelle quelque chose... Mais alors quoi? (*Piqué.*) Aïe!

MARGOTON. – Si vous bougiez moins, aussi!

ANTOINETTE, à *propos des canards*. – Oui, ils sont vraiment beaux.

MARIE, à *propos des canards, à Pierrot*. – Ils sont parfaits. Comme toujours.

ANTOINETTE, à *Pierrot*. – Hé, merci, Pierrot.

PIERROT. – Service. Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion de bâfrer comme des rois aux frais de la princesse. La meilleure table de France.

ANTOINETTE. – Tu exagères.

PIERROT. – Mais non! Pas le moins du monde. Tenez, l'autre jour, la forêt, à la croisée des deux chênes, un négociant, il passait par là en diligence. Il arrivait d'Orléans, tout droit d'Orléans. Vous savez où il allait? Chez vous! Tout spécialement d'Orléans. Chez vous.

ANTOINETTE. – Oh? C'est bizarre. Je ne me souviens pas qu'on ait reçu un négociant d'Orléans. Marie?

MARIE. – Non.

PIERROT. – Si, si, je vous assure, il y allait. Mais c'est qu'en nous rencontrant dans la forêt, il a été pris d'une subite envie de faire un don à notre... à notre...

MARIE. – Association?

PIERROT. – À notre association. Après quoi, malheureusement, il n'avait plus le moindre sou vaillant.

ANTOINETTE. – Hmm hmm.

MARIE. – C'est dommage.

PIERROT. – Ce sera pour une autre fois. Je suis sûr qu'il reviendra. On ne résiste pas à l'appel de votre canard à l'orange.

MARIE. – Hmm hmm.

LE MAIRE, *pensif*. – Canard à l'orange... Orange... Canard... Canard... Décidément, ça me rappelle quelque chose, cette histoire de canard.

MADELEINE, *à propos du costume*. – Voilà, c'est fini. Maintenant on va l'ôter très délicatement, en faisant bien attention aux aiguilles...

Entre Aldebert, bouleversé, hors d'haleine.

ALDEBERT. – Au secours! Au secours!

LE MAIRE, *surpris, se retournant brusquement vers Aldebert, se piquant*. – Aïe!

MARGOTON. – Ah mais!

ALDEBERT. – À l'aide! À l'aide!

GUSTAVE. – Mais qu'est-ce qui t'arrive, Aldebert, qu'est-ce qui t'arrive? Mais enfin, parle, qu'est-ce qu'il se passe? On dirait que tu as vu le diable?

MARIE. – Assieds-toi.

ANTOINETTE, *à Lilette*. – Va lui chercher un verre de vin.

ALDEBERT. – De l'eau... De l'eau...

TOUS, *sauf le maire, sidérés*. – De l'eau?

GUSTAVE. – Aldebert, Aldebert, dis-nous ce qui se passe.

LILETTE, *à Antoinette*. – Je vais lui chercher un verre d'eau?

GUSTAVE, *à Lilette*. – Surtout pas. Ça le tuerait. Du vin. Vite, du vin, beaucoup de vin.

ALDEBERT. – De l'eau, de l'eau, ils buvaient de l'eau...

GUSTAVE. – Calme-toi, calme-toi. Qui buvait de l'eau? Où? Quand?

ALDEBERT. – À la rivière. Des types, des types étranges, jamais vus ici, habillés comme des, comme des, je ne sais pas, moi, comme des médecins de la peste, tiens.

Lillette apporte du vin qu'elle tend Gustave qui le fait boire à Aldebert.

GUSTAVE. – Doucement, doucement, ne va pas t'étouffer, voilà, voilà. Bon, alors, tes médecins, tes médecins de la peste?

ALDEBERT. – Ils avaient des tas d'instruments, des trucs et des machins en cuivre, en plomb, en verre, je ne sais pas, et ils trempaient ça dans l'eau, comme ça.

GUSTAVE. – Ah? Et après?

ALDEBERT. – Et après? Après... Ah... *(Il reboit goulument.)*
Après, Gustave, tu ne vas pas me croire...

GUSTAVE. – Quoi?

ALDEBERT. – L'eau.

GUSTAVE. – Eh bien quoi?

ALDEBERT. – L'eau, ils l'ont bue!

GUSTAVE. – L'eau du Surmelin?

LILETTE. – Avec les canards?

ADÈLE. – Les nénuphars?

LILETTE. – L'arrière-grand-mère?

GUSTAVE, à *Lillette et Adèle*. – Chut! *(À Gustave.)* De l'eau? Tu veux dire qu'ils ont bu l'eau de la rivière? Comme ça?

ALDEBERT. – Comme je te le dis! Un coup au cœur, ça m'a fait, un coup au cœur. Ils avaient comme des petites éprouvettes, ils

mettaient de l'eau dedans, ils tournaient, ils reniflaient, comme si ça avait été du vin, et puis pof, d'un coup, d'un coup, gloups! Argh!

GUSTAVE. – Des instruments? Des éprouvettes?

MADELEINE. – Je ne sais pas, mais peut-être que tout simplement, ils avaient soif.

ALDEBERT. – Soif? Soif? Soif? Mais quand on a soif, on ne boit pas de l'eau. On boit de l'eau quand on est une vache!

LILETTE. – Ou un canard.

ADÈLE. – Ou une arrière-grand-mère.

ALDEBERT. – Quand on a soif, on a l'embarras du choix! De l'eau? De l'eau, nom de Dieu, mais ça ne va pas, non? (*À Gustave.*) Avalée, ils l'ont avalée. Tu entends? Avalée! (*Aldebert boit du vin.*) Misère de misère, mais quelle horreur! C'est pour ça que la France va mal, c'est pour ça, je vous le dis, moi!

GUSTAVE. – Qu'est-ce qu'ils peuvent bien fabriquer par ici, ces gars-là? Et puis qui ils sont, d'abord?

PIERROT. – Oui, d'autant que ce n'est pas la première fois qu'on les voit traîner dans les parages.

GUSTAVE. – Ah bon?

PIERROT. – Eh oui. À vivre dans les bois, on en voit des choses. Ils font des repérages, ils prennent des mesures.

ANTOINETTE. – Oh? Mais des mesures de quoi?

PIERROT. – Alors ça... Ce qui est sûr, ce qu'ils ne sont pas du genre à faire des dons à l'association. Des gars à problème, si vous voyez ce que je veux dire.

GUSTAVE, *au maire*. – Monsieur le maire, vous n'avez pas une idée?

LE MAIRE. – Une idée? Euh, non, non, je n'ai pas d'idée. Mais ça me dit quand même quelque chose, cette histoire d'eau, de canard. Quelqu'un m'a parlé d'eau et de canards, mais je ne sais plus qui, ni pourquoi... Ça va me revenir.

ANTOINETTE. – Oui, en attendant, il faudrait quand même avoir le cœur net. Qu'est-ce que c'est que ces gugusses qui viennent farfouiller dans notre rivière? Cette rivière, c'est à nous. Le Surmelin, c'est l'esprit de la vallée, son sang. Il ne faudrait pas qu'on vienne nous l'empoisonner, comme à Paris avec le choléra, hein? C'est qu'elle est belle notre eau, elle est pure, elle est propre. Je ne suis pas une vache, mais je l'aime bien. Il ne faudrait pas qu'on y touche. Il va falloir mener une petite enquête. (*Au maire.*) Il est où, le brigadier? Elle doit bien savoir ce qui se passe, la maréchaussée, non?

LE MAIRE. – Le brigadier? Je n'en ai pas la moindre idée. Il est toujours à se défilier, celui-là.

L'INSTITUTEUR. – Je crois, madame Antoinette, que nous pouvons nous passer du brigadier.

ANTOINETTE. – Ah?

PIERROT, *pour lui-même*. – Ouf!

L'INSTITUTEUR, *montrant le journal qu'il lisait paisiblement dans un coin depuis le début de la scène*. – Tout est là. Dans le journal. Écoutez. (*Lisant cependant que le décor change.*) « Paris, le 10 avril. C'est désormais officiel, la ville de Paris modernise et rénove son approvisionnement en eau. Les installations qui datent

de... » Et cætera, et cætera... « ... Vétustes... Insalubres... » Et cætera... Ah, voilà, voilà: « Le baron Haussmann, préfet de Paris, supervise avec toute la rigueur et l'énergie qu'on lui connaît les travaux de prospection qui sont menés actuellement aux alentours de la capitale. Plusieurs sites, dont les eaux pourraient être captées, sont en cours d'étude. Parmi eux, les vallées de la Dhuis et du... Surmelin! »

Musique dramatique, frissons dans l'assemblée.

2

NABUCCO

Il s'agit ici d'une interprétation fantasmagorique du contenu de l'article de la gazette lu par Gustave. Nous nous retrouvons dans les appartements impériaux en début de soirée. Eugénie s'est enfermée dans son boudoir et Napoléon répète l'air de Nabucco de Verdi (lui répète l'air du rôle-titre dont il s'est entiché et qu'il compte bien interpréter lors de l'inauguration du Palais Garnier. En vue de cette représentation, il a débauché tout un chœur qui, quant à lui, répète le chœur des esclaves). Malheureusement, le rôle de Nabucco doit être tenu par un baryton et Napoléon est haut de contre, si bien que dans les appartements impériaux tout le monde à l'exception de l'empereur a la migraine et les nerfs en pelote. Dans l'antichambre, quatre jeunes domestiques visiblement éprouvées avec du persil dans les oreilles ...

JEANNETTE, à Fanette. – Il a fini, tu crois? (Fanette n'entend pas.) Oh! Hé! Il a fini?

FANETTE, à *Jeannette*. – Hein? Quoi?

JEANNETTE, à *Fanette*, lui faisant signe de retirer le persil de ses oreilles. – Tu crois qu’il a fini? /

FANETTE, tendant l’oreille et écoutant. – Oui. Oui, on dirait bien.

JEANNETTE, à *Fanette*. – Hein? (*Jeannette fait à Fanette signe de retirer le persil de ses oreilles. Jeannette retire le persil de ses oreilles.*) Ah, Seigneur, merci, merci!

FANETTE. – Ah, ouf!

Fanette fait signe à Paulette.

PAULETTE, à *Fanette*. – Hein? (*Fanette fait signe à Paulette de retirer le persil de ses oreilles.*) Il a fini? (*Paulette retire le persil de ses oreilles.*) Ah, quel bonheur, enfin!

Fanette fait signe à Causette de retirer le persil de ses oreilles.

CAUSETTE, à *Fanette*. – Hein? (*Fanette réitère son geste.*) Hein? Non, déjà? Ah! (*Causette retire le persil de ses oreilles.*) Ah, ah, quel soulagement!

JEANNETTE. – Je n’en pouvais plus.

FANETTE. – Oui. Heureusement qu’on a trouvé du persil.

CAUSETTE. – Oui, tant pis pour la cuisine, hein?

PAULETTE. – Ah, oui, tant pis. Là, ce n’est plus possible.

JEANNETTE. – Deux mois que ça dure!

FANETTE. – Deux mois et quatre jours!

CAUSETTE. – C’est bien simple, j’ai des bourdonnements d’oreilles tous les soirs.

PAULETTE. – Oh, et moi! C'est comme si on me rabotait les dents avec une lime à ongles en permanence.

JEANNETTE. – Tenez, regardez mes mains. Elles tremblent, elles tremblent sans arrêt. Un vrai cauchemar.

FANETTE. – Moi, pareil. J'ai tout le temps peur de renverser le plateau quand j'apporte le thé à l'impératrice.

CAUSETTE. – Moi, c'est encore pire, ça me donne de l'urticaire.

PAULETTE. – Je suis tellement crispée de la nuque, que j'ai l'impression que ma tête s'est enfoncée de vingt centimètres entre mes épaules.

JEANNETTE. – Un calvaire! C'est un calvaire. Nous vivons un calvaire!

FANETTE. – Un supplice. Infernal.

CAUSETTE. – Mais enfin, pourquoi personne ne le lui dit?

PAULETTE. – Mais parce que c'est l'empereur, qu'est-ce que tu crois?

JEANNETTE. – C'est l'empereur, il fait ce qu'il veut.

FANETTE. – Il est persuadé qu'il peut le faire.

CAUSETTE. – Tout de même. On n'a pas idée! Il ne sait pas chanter.

PAULETTE. – Eh bien, va le lui dire, toi!

JEANNETTE. – Oui, c'est ça, va le lui dire. « Votre altesse, permettez-moi de vous dire humblement que vous chantez comme une casserole. »

FANETTE. – « Vous donnez des migraines à toute la cour. »

CAUSETTE. – C'est à la ville de Paris qu'il va donner des migraines! À toute la ville! À tout le pays! Au monde entier!

PAULETTE. – Oui, enfin, d'abord à tout l'opéra, quand il sera fini d'être construit. L'inauguration...

JEANNETTE. – Ah, les pauvres!

FANETTE. – Oui, enfin, nous on ne sera pas là.

CAUSETTE. – Dieu merci!

PAULETTE. – Ça nous fera des vacances!

Entre l'impératrice Eugénie. Les domestiques cachent leurs bottes de persil et se figent.

EUGÉNIE. – J'ai cru entendre un... un certain... silence. L'empereur aurait-il... fini?

JEANNETTE. – Oui, votre altesse, il semblerait.

EUGÉNIE, *soulagée*. – Ah! (*À Jeannette.*) Le préfet vient d'arriver, il est dans la cour. Allez l'accueillir. Faites-le patienter le temps que je prévienne mon époux.

JEANNETTE. – Tout de suite votre altesse.

Sortent Jeannette, Paulette, Causette et Fanette.

EUGÉNIE. – Ah, Seigneur! (*Elle s'évente avec une botte de persil qu'elle tenait dissimulée derrière son dos.*) Vivement l'inauguration, je n'en puis plus. (*Appelant Napoléon.*) Louis? Louis? Mon ami? (*Pour elle-même.*) Quelle idée ai-je eue de lui faire prendre des cours de chant? Ça, on peut dire que j'ai été mal inspirée! Du chant. Du chant lyrique de surcroît! Mon Dieu, mais quelle idée j'ai eue là? (*Appelant.*) Louis! Mon ami! Le préfet... (*Pour elle-même.*) Je pensais que cela l'aiderait à surmonter sa peur des salles

de concert. Depuis l'attentat à l'opéra, il n'était plus le même, il fallait bien faire quelque chose. Mais là... Là... Enfin, plus qu'un mois. Un mois tout de même... (*Entre Napoléon.*) Ah, mon ami, le...

NAPOLÉON. – Ma chère, ma chère, ma chère! Je ne vous remercierai jamais assez! Jamais, vous m'entendez? C'est le Ciel qui vous a inspiré cette idée. Ah, ces cours de chant! Je le savais, j'en étais sûr, mais là, j'en ai la preuve. Vous êtes... Vous êtes... Vous êtes ma sauveuse!

EUGÉNIE. – Louis...

NAPOLÉON. – Ma sauveuse! Ma rédemptrice!

EUGÉNIE. – Louis...

NAPOLÉON. – Je suis guéri!

EUGÉNIE. – Bien, bien, eh bien tant mieux.

NAPOLÉON. – Guéri! Guéri! Je brûle d'impatience de fouler la scène de l'opéra, de chanter à pleins poumons, de communier avec le public, de communier avec le peuple. Il sentira, le peuple, ô il sentira, mon peuple, il sentira combien je l'aime, mais ô combien, mais ô combien je l'aime! Ô merci, ma chère, merci, merci du fond du cœur, merci! Et mon cœur, Eugénie, vous le savez, mon cœur, c'est la France!

EUGÉNIE. – Oh, oui, oui, je sais, oui, oui. Ceci dit, il y a...

NAPOLÉON. – Depuis cet ignoble attentat contre nos personnes, c'est comme si le lien organique qui nous unissait, mon peuple et moi — n'est-ce pas qu'il était organique, ce lien, n'est-ce pas?

EUGÉNIE. – Parfaitement, parfaitement, mais...

NAPOLÉON. – Comme s'il était distendu, presque au point de rompre...

EUGÉNIE. – Mais non, mais non...

NAPOLÉON. – Et voilà que grâce au chant, grâce à vous, je vais pouvoir le resserrer, le raffermir, lui rendre tout son tonus!

EUGÉNIE. – Écoutez, Louis, c'est formidable. Je suis ravie, je suis enchantée. Mais à présent...

NAPOLÉON. – Non!

EUGÉNIE. – Comment non?

NAPOLÉON. – Il faut que je vous montre!

EUGÉNIE. – Ah non! C'est-à-dire que...

NAPOLÉON. – Il faut que vous voyiez ça! Que vous entendiez!

EUGÉNIE. – Ah, mais, euh, mais c'est-à-dire que...

NAPOLÉON, *appelant la chorale*. – Venez! Venez!

EUGÉNIE. – Louis...

Entre la chorale.

NAPOLÉON, *à la cheffe de chœur*. – Ah, maestro! (*À Eugénie.*) Vous allez voir, vous allez voir... (*La chorale chante un extrait du chœur des esclaves. Napoléon prend toute sorte de poses cependant. Puis c'est à lui. Alors qu'il s'apprête à chanter, les membres de la chorale ainsi qu'Eugénie, s'enfoncent du persil dans les oreilles et la cheffe de chœur prend un air douloureux et résigné à la fois. Napoléon, yeux clos, inspiré, chante le début de l'air de Nabucco.*)

Quand il semble avoir fini, tout le monde retire les bottes de persil de ses oreilles et les dissimule.) Alors?

EUGÉNIE. – Ah, c'est... C'est...

NAPOLÉON. – N'est-ce pas, hein? Et puis, hein, hein, n'est-ce pas?

EUGÉNIE. – Ah oui. Oh oui, oui, oui...

NAPOLÉON. – Et puis, là. Là, quand je fais le...?

EUGÉNIE. – Ah là? Oh oui, oh oui, c'est... C'est...

NAPOLÉON. – Ah, jamais, non, jamais je ne vous remercierai assez!

EUGÉNIE. – Mais non, mais non.

NAPOLÉON. – Mais si, mais si!

EUGÉNIE. – Mais non, mais non...

NAPOLÉON, *chantant, enjoué*. – « Mais si, mais si! »

EUGÉNIE. – Ah non! Ah non!

NAPOLÉON, *chantant*. – « Mais si, mais si! / Ma bonne amie, / Mon Eugénie, / Mon bon génie! »

EUGÉNIE. – Seigneur, mais Louis, mais non, mais... Ah!

NAPOLÉON, *chantant*. – « Mais si! Mais si! / Mon Eugénie, / Mon bon génie, / Chantez, chantez aussi! »

EUGÉNIE. – Mais non, mais non!

NAPOLÉON, *chantant*. – « Mais si! Mais si! / Chantez aussi! »

EUGÉNIE, *chantonnant*. – « Mais non, mais non! »

NAPOLÉON, *chantant*. – « Ah oui! Ah oui! / Elle chante aussi! / Elle chante aussi! » (*À la chorale.*) « Et vous aussi! / Chantez aussi »

EUGÉNIE, *chantant*. – « Mais non, mais non! »

LA CHORALE, *chantant*. – « Ah non! Ah non! / Hors de question! »

NAPOLÉON, *chantant*. – « Mais si! Mais si! / Chantez, chantez aussi! »

LA CHORALE. – « Hors de question! »

NAPOLÉON. – « Mais si, mais si! »

LA CHORALE. – « Hors de question! »

EUGÉNIE, *pour elle-même*. – Bon. (*Chantant, à Napoléon.*) « Ô Louis, ô mon ami, ô Louis, Louis, Louis! »

NAPOLÉON, *chantant*. – « Oui? »

EUGÉNIE. – À présent, ça suffit.

LA CHORALE, *chantant*. – « Oui, ça suffit! »

EUGÉNIE. – Le préfet est ici.

NAPOLÉON. – Le préfet est ici? Le préfet de Paris?

EUGÉNIE, *commençant de chantonner, mais se reprenant*. – Il est ici. Ici même.

NAPOLÉON, *se souvenant du rendez-vous avec un début de chantonnement*. – Ah, mais oui, mais oui!

EUGÉNIE. – Tss!

NAPOLÉON. – J'avais complètement oublié! (*À la chorale.*) Mes amis, à demain! Soyez à l'heure! J'ai hâte, j'ai hâte!

Sort la chorale. Entre Jeannette, suivie de Haussmann à qui elle a remis un bouquet de persil.

JEANNETTE. – Monsieur le baron Haussmann.

Jeannette sort.

HAUSSMANN, *à Eugénie.* – Mes hommages, votre altesse.

EUGÉNIE. – Baron.

HAUSSMANN, *à Napoléon.* – Votre altesse.

NAPOLÉON. – Monsieur le préfet, mon ami, baron, Georges, Eugène! Je suis bien aise de vous voir. Ces travaux? Dites-nous tout.

HAUSSMANN, *embarrassé par le bouquet de persil qu'il tient à la main.* – Eh bien...

EUGÉNIE, *le débarrassant du persil.* – Permettez.

HAUSSMANN. – Merci, votre altesse.

EUGÉNIE. – Un rafraîchissement, peut-être?

HAUSSMANN. – Avec plaisir. Je viens de courir la moitié de la ville, je suis terriblement assoiffé.

EUGÉNIE. – Je reviens.

Eugénie sort donner des ordres à la valetaille.

HAUSSMANN, *à Napoléon.* – Les travaux, les travaux. Cela prend forme, la tournure est bonne, votre altesse, c'est magnifique. Tout est éventré. D'ici peu, les rues de Paris seront sûres. La garde pourra s'y lancer sans encombre et donner l'assaut aussi souvent que nécessaire. Bientôt, mater les révoltes ne sera plus qu'un simple exercice de voirie. Bien sûr, par amour pour

l'histoire de notre grande nation et pour complaire à monsieur Viollet-le-Duc, nous conserverons çà et là quelques ruelles tortueuses, quelques ruines décaties, mais partout, partout ailleurs, de larges boulevards brillamment éclairés, des becs-de-gaz, des rues pavées, le tout-à-l'égout! Finie la boue putride dont on était souillé au moindre pas, mêlée de sang de bête et d'excrément d'homme. L'hygiène, enfin! La propreté, la clarté! Sur les grands boulevards, les belles façades des immeubles neufs seront percées de hautes fenêtres pour apporter en abondance la lumière du jour dans les foyers et, la nuit venue, le gaz suppléera à l'absence du soleil. Rasés, les taudis où s'entasse la lie dégénérée de l'humanité, chassés les pauvres et les indigents, écartée la racaille, ouvriers, Poitevins arriérés, Bretons avinés, Italiens débauchés, dehors tout cela, dehors! Plus loin, ailleurs, loin, loin, loin de votre vue, votre altesse. Votre capitale enfin n'aura plus à souffrir l'odieuse comparaison avec Londres.

NAPOLÉON. – Ah, je sens que le peuple va m'aimer encore davantage.

HAUSSMANN. – Mais plus que jamais, votre altesse, plus que jamais. Votre peuple vivra désormais dans le confort et la concorde.

NAPOLÉON. – Quelle joie! Il ira à l'opéra!

HAUSSMANN. – Bien sûr, votre altesse, à l'opéra, mais aussi aux bains, au bois, dans les galeries marchandes. Partout, la ville lui offrira l'agrément auquel il aspire... Mais!

NAPOLÉON. – « Mais »?

HAUSSMANN. – Oui: « Mais! »

NAPOLÉON. – « Mais! » Je sais ce que vous allez dire.

HAUSSMANN. – Oui?

NAPOLÉON. – L'eau.

HAUSSMANN. – Oui, l'eau. En effet, votre altesse, l'eau. L'eau de Paris est tout à la fois insuffisante et infecte, et pire, nous savons désormais de manière certaine qu'elle joue un rôle déterminant dans la propagation du choléra.

NAPOLÉON. – Non?

HAUSSMANN. – Hélas. Il faut agir.

NAPOLÉON. – Oh oui!

HAUSSMANN. – C'est pourquoi, votre altesse, à votre demande...

NAPOLÉON. – Oui?

HAUSSMANN. – J'ai mis tantôt sur pied la commission en charge de l'étude de la rénovation de l'alimentation en eau fraîche et potable de la ville de Paris.

NAPOLÉON. – Le? La?

HAUSSMANN. – La C.C.E.R.A.E.F.P.P.

NAPOLÉON. – La C.C... Ah oui! Ça y est, j'y suis, oui, oui, pardon. Oui?

HAUSSMANN. – Elle vient tout juste de me rendre ses conclusions.

Hausmann tend un volumineux rapport à Napoléon.

NAPOLÉON, *justement effrayé par le poids du rapport.* – Oh la! Et que disent-elles, ces conclusions?

HAUSSMANN. – Vous ne lisez pas?

NAPOLÉON. – Plus tard. Résumez-m'en l'essentiel.

HAUSSMANN. – Bien. (*Entrent Eugénie et Jeannette, cette dernière portant des rafraîchissements et les distribuant.*) Merci.

NAPOLÉON, à *Jeannette*. – Non, non, ça ne me dit rien. Vous n'auriez pas plutôt une cassolette d'escargots? Je ne sais pas ce que j'ai ces temps-ci, j'ai des envies de persil inexplicables. (*Jeannette sort. À Haussmann.*) Pardon. Vous disiez?

HAUSSMANN, *déployant une carte sur une table*. – Pour alimenter le nouveau Paris en eau pure et abondante, les sources de la ville même sont notablement insuffisantes. Il convient donc de s'approvisionner ailleurs. Les ingénieurs qui ont effectué les recherches s'accordent tous à dire que le meilleur endroit où effectuer le captage se situe là.

NAPOLÉON, *penché sur l'endroit de la carte que pointe l'index exquisément manucuré et racé de Haussmann*. – Ici?

HAUSSMANN. – Précisément.

NAPOLÉON. – Le Surme... Le Surle... Le Surleme? Le...?

HAUSSMANN. – Le Surmelin.

NAPOLÉON. – Le Surmelin. C'est une rivière?

HAUSSMANN. – En effet, votre altesse. Une rivière qui présente tous les avantages d'un débit important et d'une qualité de ses eaux parfaite.

NAPOLÉON. – Eh bien, c'est réglé, l'affaire est dans le sac. Il me tarde de me faire couler un bain de cette eau pure!

HAUSSMANN. – Nous n'en sommes pas là, votre altesse. Il reste quelques points à régler avant même de commencer les travaux. À commencer par l'expropriation.

NAPOLÉON. – Un décret. Décrétons, décrétons. Une signature et puis voilà.

EUGÉNIE. – Si je vous comprends bien, monsieur le préfet, cette commission, la... la...

HAUSSMANN. – La C.C.E.R.A.E.F.P.P.

EUGÉNIE. – Voilà... Préconise de détourner les eaux de toute cette vallée, là... (*Elle montre la vallée sur la carte.*) Pour alimenter Paris?

HAUSSMANN. – C'est cela même.

EUGÉNIE. – Mais cette vallée...?

HAUSSMANN. – Oui, votre altesse?

EUGÉNIE. – N'est-elle pas habitée?

HAUSSMANN. – Habitée? Euh, oui, non. Enfin, je ne sais pas.

EUGÉNIE, *lisant la carte.* – Ce sont bien des villages, ce me semble, ces petits points-là? Montmort, Lucy, Le Breuil... Non?

HAUSSMANN. – C'est fort possible, oui.

EUGÉNIE. – Et j'imagine que ces villages abritent un certain nombre d'habitants.

HAUSSMANN. – Ah, sans aucun doute.

EUGÉNIE. – Et donc, après que Paris aura détourné leur eau, les habitants de ces villages n'en auront plus, d'eau?

HAUSSMANN. – Eh bien, eh bien... Eh bien non.

EUGÉNIE. – Cela ne risque-t-il pas, monsieur le préfet, de leur compliquer quelque peu l'existence?

HAUSSMANN. – Eh bien, votre altesse, non, ce sont des... Des...

EUGÉNIE. – Des?

HAUSSMANN. – Des...

EUGÉNIE. – Des?

HAUSSMANN. – Ce sont des paysans.

EUGÉNIE. – Des paysans?

HAUSSMANN. – Oui, voilà, des paysans, de rudes gaillards qui boivent du vin pour l'essentiel et qui ne se lavent pour ainsi dire jamais.

EUGÉNIE. – Ah?

HAUSSMANN. – Jamais. C'est de notoriété publique, les habitants du Surmelin ont une sainte horreur de l'eau.

EUGÉNIE. – Ah. Si bien, en quelque sorte, que la ville de Paris s'apprête à leur rendre un fier service?

HAUSSMANN. – Voilà. C'est tout à fait cela. Vous avez parfaitement résumé la situation, votre altesse. D'ailleurs, le préfet du département en question, un certain Raſtagnac je crois, fait état dans son dernier rapport de l'enthousiasme délirant des populations.

NAPOLÉON. – C'est formidable! Il n'y a plus qu'à. Préparez le décret, je signe aussitôt.

HAUSSMANN. – Je m'y emploie sur le champ, votre altesse. (*À Eugénie.*) Mes hommages.

EUGÉNIE. – Monsieur le préfet.

Hausmann sort.

NAPOLÉON. – Il est bien, ce baron. Il ne coupe pas les cheveux en quatre. Il va droit au but. Il me plaît.

EUGÉNIE. – Une chose, Louis...

NAPOLÉON. – Oui?

EUGÉNIE. – Votre peuple...

NAPOLÉON. – Mon peuple!

EUGÉNIE. – Vous l'aimez?

NAPOLÉON. – Si je l'aime? Mais mon peuple, mais c'est la France, et la France, c'est mon cœur! Si je l'aime!

EUGÉNIE. – Dans ce cas, Louis, mon ami, je vous conseille de tempérer un peu votre ardeur à vouloir signer ce décret...

NAPOLÉON. – Ah, vous croyez?

Entre Jeannette.

JEANNETTE. – La cassolette d'escargots de son altesse impériale.

EUGÉNIE. – Je le crois, Louis, je le crois. (*À Jeannette.*) Merci, Jeannette.

3

SAINTE COLÈRE

Après la lecture de l'article de journal, les villageois, furieux et inquiets, sont partis, fourches et autres armes en main, à la recherche des ingénieurs auxquels ils comptent

bien demander des comptes et des éclaircissements — pas nécessairement dans cet ordre. Neuf orphelins et une sœur de l'orphelinat ont participé à la battue. Entre sœur Philomène du Sacrifice.

SŒUR PHILOMÈNE. – Seigneur, Seigneur, aidez moi ! Ils sont partis furieux, armés de fourches et de bâtons ! S'ils les trouvent, ces ingénieurs, ce qu'à Vous ne plaise, c'est sûr, c'est sûr, le sang va couler, les os vont craquer et les nez s'apalatrir ! Même mes petits orphelins, ces brebis innocentes trop longtemps éprouvées par l'existence, eux aussi ont répondu à l'appel de la vindicte et, sourds à mes prières, se sont joints à la meute des villageois ivres de colère ! Oh, aidez-moi, Seigneur, aidez-moi ! Aidez-moi à les retrouver, à leur faire entendre raison, seule je n'y parviendrai pas. La colère qui les anime et qui les fit sortir de leurs gonds pourrait dans sa vigueur vengeresse les mener à commettre l'irréparable. C'est un feu presque révolutionnaire qui leur court dans les veines et Vous savez à quelles extrémités ce feu-là peut conduire les hommes ! (*Elle se signe.*) Mes enfants, mes enfants, où êtes-vous ?

Sœur Philomène sort. Entrent Grégoire, Malia et Nina.

GRÉGOIRE. – Ah, les animaux ! Où est-ce qu'ils peuvent bien être, ces fourbes, ces traîtres de capteurs d'eau ? Dans quel trou, dans quelle grange, où se cachent-ils, ces ingénieurs, où se cachent-ils ? Ah, que je leur mette seulement la main dessus et je vous jure que !

MALIA. – Ah, ce mauvais quart d'heure qu'ils vont passer ! Je leur briserai le nez !

NINA. – Je leur couperai les oreilles !

GRÉGOIRE. – Ah ça, ils vont s'en souvenir, foi d'orphelin ! Déjà qu'on n'a plus de parents, nous voler notre eau, nous assoiffer ! Et pour quoi ? Et pour qui ? Je vous le demande !

MALIA. – Pff ! Pour Paris ! Pour l'empereur ! Pouah !

NINA. – Et l'impératrice ! À bas l'impératrice !

GRÉGOIRE. – L'empereur, l'impératrice ! Ils n'ont qu'à aller se laver dans la Seine et boire du champagne !

MALIA. – Ou se laver dans le champagne et boire à la Seine !

NINA. – Oui ! Ou euh... Euh... Oui !

GRÉGOIRE. – Est-ce que je leur pique leur eau, moi, aux Parisiens, hein ?

MALIA. – Pouah, non, jamais ! Elle est infecte, leur eau !

NINA. – Puis nous, on a du champagne de toute façon !

GRÉGOIRE. – Oh, j'entends du bruit là-bas, près de la grange au mulet ! Ce sont eux, j'en suis sûr, je le sens ! Vite ! À l'assaut !

MALIA. – Sus ! Sus ! Brisons-leur le nez ! Crevons-leur les yeux !

NINA. – Couic-couic, les oreilles ! Couic-couic, les doigts de pied !

Ils sortent. Entrent sœur Philomène.

SŒUR PHILOMÈNE. – Mes petits, mes petits, où êtes-vous ? Je vous en supplie, répondez-moi !

Sort sœur Philomène. Entrent Romane, Angèle et Matthieu, Romane d'un côté, Angèle et Matthieu de l'autre.

ROMANE, à Angèle et Matthieu. – Alors ?

MATTHIEU. – Nulle-part.

ANGÈLE. – Nulle-part.

ROMANE. – Vous avez fouillé les écuries ?

MATTHIEU, *montrant ses mains*. – Tiens, regarde.

ANGÈLE. – De fond en comble.

ROMANE. – Les étables ?

MATTHIEU, *montrant ses chaussures*. – Pareil.

ANGÈLE. – On n'en a pas laissé une de côté.

ROMANE. – Et derrière l'église ? (*Angèle et Matthieu font signe que oui.*) Et sous le préau de la communale ? (*Angèle et Matthieu font signe que oui.*) Du côté du puits ? (*Angèle et Matthieu font signe que oui.*) Dans les vieux bâtis ? (*Angèle et Matthieu font signe que oui.*) Au Bois des Romanos ? (*Angèle et Matthieu font signe que oui. Romane réfléchit.*) Dans le clocher ? Vous avez regardé dans le clocher ?

MATTHIEU. – Partout. On a regardé partout.

ANGÈLE. – En tout cas, de notre côté, on a regardé partout. Ils ne sont nulle part.

ROMANE. – Mais enfin, ce n'est pas possible ! Ils ne peuvent tout de même pas s'être envolés ! Combien il a dit qu'ils étaient, Aldebert ? Trois, quatre ? Trois, quatre bonshommes habillés comme des habitants de la lune disparaître comme ça d'un seul coup, pff, ni vu ni connu, avec tous leurs appareils, et leurs valises, et leurs chapeaux ? Allons ! Allons, allons, ce n'est pas possible. On va bien finir par les dénicher, et alors... Alors... On va se les te me le me le, mais alors, quelque chose de bien !

MATTHIEU. – On va commencer par les — oh !

ANGÈLE. – Oui, et puis après, on leur — hum, crac !

MATTHIEU. – Et puis — crouc !

Angèle imite le grincement d'une scie rouillée.

ROMANE. – Et puis, moi, je vais vous dire, à petit feu, à tout petit feu, à tout petit, petit, petit feu ! Parce que nous détourner l'eau de notre rivière, ah ça, ah ça, ah ça non ! Je n'ai pas perdu père et mère pour qu'une bande de Parigots ripolinés m'empêche de me laver les arpions quand je reviens des champs.

MATTHIEU. – Ou de nous laver les mains avant de passer à table, parce que, comme dit sœur Philomène, l'hygiène, ce n'est pas qu'à la ville.

ANGÈLE. – Et puis même pour boire, quand même. Enfin, au moins les vaches, quoi.

ROMANE. – Bon, allez, courage, on va les trouver !

Romane, Matthieu et Angèle sortent. Entre sœur Philomène.

SŒUR PHILOMÈNE. – Seigneur, une piste, un indice, aidez-moi ? Où sont-ils, ces petits anges égarés ? Je n'ai pas surmonté toutes ces épreuves pour leur apprendre à se laver les mains avant les repas pour qu'ils aillent se les souiller de sang, fût-ce le sang d'une poignée d'ingénieurs ! Petits ! Petits ! Mes angelots ! Mes angelots !

Sœur Philomène sort. Entrent Clarisse, Édeline et Chloée.

CLARISSE, à Édeline et Chloée. – Hé, les amies, attendez-moi, attendez-moi ! (*Pour elle.*) Ne me laissez pas toute seule.

ÉDELINE, à *Chloée*. – Ce n'est pas croyable comme ils sont bien cachés !

CHLOÉE, à *Édeline*. – De vrais fantômes !

CLARISSE. – Dites... Dites, les amies...

ÉDELINE, à *Chloée*. – Fantômes ou pas fantômes, on va leur faire passer le goût du pain.

CHLOÉE, à *Édeline*. – Oui, ni une ni deux.

CLARISSE. – Oui, mais dites, quand même, je crois que...
(*Édeline et Chloée se tournent vers elle.*) Enfin, je me demande...
Je me demande si c'est vraiment prudent...

ÉDELINE. – Quoi ?

CHLOÉE. – Hein ?

CLARISSE. – Eh bien, on ne sait pas vraiment qui sait.

ÉDELINE. – Bah, des voleurs d'eau !

CHLOÉE. – Des voyous !

CLARISSE. – Eh bien, voilà, justement. Des voleurs, des voyous...

ÉDELINE. – Et alors ?

CHLOÉE. – Qu'est-ce que ça fait ?

CLARISSE. – Eh bien, ça se trouve, c'est comme le proverbe :
« Qui vole un œuf, vole un bœuf. »

ÉDELINE. – Hein ?

CHLOÉE. – Qu'est-ce que tu racontes ?

CLARISSE. – Des types assez méchants pour nous voler notre eau, et des Parisiens en plus, vous imaginez ce qu'ils pourraient faire d'autre? On ne sait pas. Ils pourraient être sacrément dangereux.

ÉDELINÉ. – Tu crois?

CHLOÉE. – Ah?

CLARISSE. – Si je crois? Ah oui. On vole de l'eau et puis après, on est prêt à tout. On peut aller jusqu'à... jusqu'à l'assassinat!

ÉDELINÉ. – Hein?

CHLOÉE. – Non?

CLARISSE. – Jusqu'au meurtre. Si, si, c'est bien connu. Il y a plein d'histoires comme ça dans les journaux, plein, plein, plein. Les voleurs d'eau finissent toujours par tuer des gens. Surtout les voleurs d'eau parisiens. Les voleurs d'eau pyromanes. Les voleurs d'eau meurtriers. Les voleurs d'eau égorgeurs.

ÉDELINÉ. – Oh?

CHLOÉE. – Hein?

CLARISSE. – Et puis aussi, les voleurs d'eau tueurs de vieilles. Si, si, je vous assure, c'était dans le journal pas plus tard que la semaine dernière. Et puis même...

(Un temps.)

ÉDELINÉ. – Quoi?

CHLOÉE. – Quoi?

CLARISSE. – Les voleurs d'eau mangeurs d'enfants!

ÉDELINÉ. – Hein?

CHLOÉE. – Non ! (*Un temps.*) Mais alors... ?

CLARISSE. – Alors, honnêtement, moi, je crois qu'on devrait... qu'on devrait retrouver sœur Philomène et attendre que les autres les aient retrouvés, ces... ces voleurs d'eau.

ÉDELINÉ. – Ah, là c'est sûr que...

CHLOÉE. – Que vu comme ça...

CLARISSE. – Ah oui, quand même, ce serait plus prudent.

Entre sœur Philomène.

CLARISSE, ÉDELINÉ & CHLOÉE, *n'ayant pas reconnu la sœur.* – Ah ! Au secours ! Au secours !

SŒUR PHILOMÈNE. – Mes enfants, mes enfants, n'ayez pas peur, c'est moi, sœur Philomène du Sacrifice !

CLARISSE, ÉDELINÉ & CHLOÉE, *rassérénés, se précipitant sur la sœur.* – Sœur Philomène !

SŒUR PHILOMÈNE. – Mais qu'est-ce qui vous est passé par la tête ? Faites voir vos mains. Ô, Dieu soit loué, rien, pas une trace de sang, pas même une écorchure ! Où sont vos camarades ? Ah, les voici ! (*Entrent les six autres orphelins, ainsi que les villageois, bredouilles, bouillonnant de colère et de frustration. Voyant sœur Philomène, tous se taisent et s'arrêtent, honteux, embarrassés. À sœur Bernadette de la Tempérance qui fait partie de la meute.*) Vous aussi, sœur Bernadette de la Tempérance, vous aussi. (*Empêchant sœur Bernadette de se justifier.*) Nous réglerons cela au couvent, sœur Bernadette. (*Aux autres.*) Et vous, n'avez-vous pas honte ? Vous comporter comme une meute de chiens enragés ? Entraîner ces petits innocents dans vos débordements ? C'est votre propre humanité que vous foulez aux pieds. Il faut

remercier le ciel que vous ne les ayez pas trouvés, car à quelle infamie alors vous seriez-vous livrés ?

SŒUR BERNADETTE. – Ô, sœur Philomène du Sacrifice, vous avez raison, vous avez mille fois raison ! Nous nous repentons, nous nous repentons ! Pardonnez-nous, Seigneur ! Jamais, jamais plus !

Sœur Bernadette entre en prière et en larmes, imitée par tous les autres, collégiens compris.

SŒUR PHILOMÈNE. – C'est cela, mes frères, c'est cela, repentez-vous.

Entre Adrien, poussant devant lui un homme ligoté et bâillonné, qui n'est autre que le négociant tantôt détrossé par la bande de bandits dont Pierrot fait partie.

ADRIEN. – Regardez un peu ce que j'ai trouvé ! Avance, canaille ! Allez, avance ! Il s'était caché au milieu d'une botte de foin, l'animal. Ah, mais non mais ! C'est qu'on ne me la fait pas, à moi ! Du nerf, du muscle et de la cervelle, tout l'attirail du militaire. Je remontais le chemin des peupliers, je suivais la piste à l'instinct, comme ça, au flair. Et puis voilà, paf, du côté de la grange des frères Toubart, l'odeur ! L'odeur ! L'odeur de l'ennemi, reconnaissable entre toutes ! Aigre, affreuse, infecte. Il est là ! Je le sais, je le sens. À pas furtifs, je pénètre dans la grange et je vois... deux pieds ! Deux pieds qui dépassent d'une botte de foin ! Tac, clac, pam ! Je l'attrape par les nougats, je tire un bon coup, je lui cogne sur la margoulette, un dans les oreilles, un dans les gencives, trois bouts de ficelles, un bâillon et voilà le travail ! Allez ! Il est à vous.

Adrien jette son prisonnier au milieu de la place d'un bon coup de pied au derrière. Tous ceux qui étaient en prière l'instant d'avant, sauf Lilette et Adèle qui viennent extatiques coller Adrien de près, mais y compris sœur Bernadette, se jettent sur le malheureux et commencent de le bastonner, certains criant : « Tu vas parler, oui ? Allez, parle, voleur d'eau, parle ! Ah, mais vas-tu parler, oui ou non ? », et cætera.

SŒUR PHILOMÈNE, *criant très fort.* – Arrêtez ! (Les derniers coups sur la tête du malheureux pleuvent mollement, puis les uns et les autres s'écartent de lui, le laissant en piteux état.) Regardez ce que vous lui avez fait ! (Au négociant, tout en lui retapant les habits.) Mon pauvre monsieur ! (Aux autres.) Aucun homme, fût-ce un ingénieur, ne mérite d'être traité de la sorte. (Au négociant qui au mot d'ingénieur a commencé de pousser des gémissements derrière son bâillon.) Excusez-les, ils ne savent pas ce qu'ils font. (Aux autres.) Il n'y a que par la douceur que l'on obtient des gens ce qu'on l'on veut. En tout, il faut de la douceur et de la tempérance. N'est-ce pas, sœur Bernadette ? Je suis certaine qu'en expliquant calmement les raisons de notre angoisse à monsieur l'ingénieur ici présent (– gémissement du négociant –), celui-ci les entendra et fera remonter nos doléances au gouvernement. N'est-ce pas, monsieur ? (Gémissement du négociant. Aux autres.) Bon, vous voyez ? Monsieur Aldebert, vous êtes meunier. Dites-le à notre ami, sans eau, c'en est fini de vos moulins ?

ALDEBERT. – Plus d'eau, plus de moulins. Plus de moulins, plus de farine. Plus de farine, plus de pain. Plus de pain, plus rien. Plus rien.

SŒUR PHILOMÈNE, *au négociant*. – Vous avez entendu ? (*Gémissements du négociant. À Marie.*) Et toi, Marie, pour ta cuisine, l'eau, indispensable ?

MARIE. – Pour sûr ! Pensez ! La soupe, les potages, les bouillons et même les courts-bouillons. On ne peut pas tout cuire au vin, quand même !

SŒUR PHILOMÈNE, *au négociant*. – Voilà ce qu'il faut que le gouvernement entende. Et puis cela aussi... (*À Antoinette et Georgette.*) L'eau, n'est-ce pas, c'est vital ?

GEORGETTE. – Ah ça, oui ! J'ai trente-deux vaches, moi, et plus de mari. Alors, hein ! Trente-deux vaches, plus de mari, faudrait voir à ne pas trop m'en faire voir, hein ?

SŒUR PHILOMÈNE. – Euh, oui... Oui, Georgette, oui.

ANTOINETTE. – Et puis le ménage, hein ? La propreté, hein ? Les gens de la capitale, ils sont toujours à nous dire qu'on sent mauvais sous les bras, mais s'il nous retirent notre eau, comment c'est qu'on va se laver, hein ? Parce que moi, je me frotte. C'est tous les jours que je me frotte. Je me frotte, je me frotte, je me frotte encore. Hein, mon bon Gustave ? « Frotter, frotter, frotter encore ! »

GUSTAVE, *interrompant Antoinette en poussant un cri de désespoir, au négociant*. – Ah ! Il est hors de question que vous nous voliez notre eau ! (*À propos d'Antoinette.*) Je ne vais quand même pas aller jusqu'à Paris pour la noyer ?

SŒUR PHILOMÈNE. – Gustave ! (*Au négociant.*) Vous voyez, cher monsieur, l'eau nous est indispensable, et si nous comprenons très bien les difficultés de la capitale, il n'en est pas moins

tout à fait impossible d'assécher notre vallée pour y remédier. Je suis sûre que vous saurez faire entendre nos raisons à l'empereur et à monsieur Haussmann.

Le négociant gémit.

PIERROT, *commençant à reconnaître le négociant, au négociant.* – Mais dites donc, vous, je vous connais.

SŒUR PHILOMÈNE. – Vous le connaissez ?

PIERROT. – Mais pour sûr, je le connais. Il est ingénieur comme je suis lancier du Bengale. C'est le gars qui a fait un don à notre association ! Le négociant d'Orléans !

Pierrot ôte son bâillon au négociant.

LE NÉGOCIANT. – Un don ? Un don ? Parce que vous appelez ça un don, vous ? Non, mais quel pays de malades ! Je me fais détrousser au fond des bois, je me retrouve à raser les murs en chemise et en caleçon, je me réfugie dans une grange et voilà que (*– montrant Adrien –*) cet énergumène me saute dessus pour m'assommer à moitié ! Un don ? Où est la gare ? Le relais ? Les diligences ? Laissez-moi partir ! On m'y reprendra à vouloir goûter la cuisine du terroir ! Ah ça, jamais ! Jamais plus, vous m'entendez ? Jamais je ne remets les pieds dans ce pays !

SŒUR PHILOMÈNE, *au négociant.* – Ah, comme c'est fâcheux. Mais c'est un malentendu, cher monsieur, un regrettable malentendu, un épouvantable malentendu !

ADRIEN, *à Lilette et Adèle.* – Oui, mais enfin bon, quand même, il sentait bizarre.

SŒUR PHILOMÈNE, *aux villageois.* – Un malentendu qui, soit dit en passant, prouve bien que la colère est mauvaise conseillère

et que la violence ne solutionne jamais rien. (*À Antoinette et Marie.*) Marie, Antoinette, cet homme est venu de fort loin pour savourer vos spécialités. Compte tenu des circonstances, le moins que nous puissions faire est de lui donner la place d'honneur à votre banquet. (*Acquiescement de Marie et d'Antoinette.*) Madeleine, Margoton, souvenez-vous des paroles de Jésus. (*Un temps.*) « Il faut vêtir ceux qui sont nus. » Allez donc chercher un costume pour notre hôte. (*Madeleine et Margoton sortent.*) Quant à toi, Adrien, l'uniforme t'aura gâté l'entendement ! Confondre un honnête négociant d'Orléans avec un sinistre ingénieur parisien, cela n'augure rien de bon pour l'avenir. Prions qu'aucune guerre ne soit déclarée le temps que tu serviras sous les drapeaux.

COLETTE, *à Adrien.* – Ah, c'est vrai, ça ! Danser, tu fais ça très bien, Adrien, mais alors question jugeote, quelle catastrophe ! Quelle idée d'aller t'engager ! C'est bien connu, plus on obéit, moins on réfléchit. Abandonne tes rêves de gloire et d'aventure ou tu finiras mal, tu te feras tué ou pire, tu deviendras général. Nous n'avons pas besoin de généraux, nous autres, et de morts encore moins. Nous voulons de bons camarades, de bons danseurs et des amoureux délicats. (*À Adèle et Lilette.*) Pas vrai, vous autres ?

ADÈLE ET LILETTE. – Oh, oui, oui !

COLETTE, *à Adrien.* – Tu as entendu ? Va te changer. Enlève-nous ces frusques militaires et reviens habillé convenablement pour nous faire valser comme il se doit !

Adrien sort.

SŒUR PHILOMÈNE. – À la bonne heure ! Maintenant, si nous passions à table ? Les canards vont être trop cuits. Marie ?

MARIE. – Mes canards !

Marie sort précipitamment.

SŒUR PHILOMÈNE, *au négociant.* – Allons, monsieur, venez, faites-nous l'amitié de nous pardonner et allons nous régaler. La réputation de la table d'Antoinette n'est pas usurpée le moins du monde.

PIERROT. – Oui, mais tout de même, tout cela ne résout pas la question de l'eau. Qu'est-ce qu'il va nous arriver ?

SŒUR PHILOMÈNE. – Chaque chose en son temps, Pierrot. Mangeons, buvons, dansons, demain il fera jour.

Entrent le maire et l'instituteur.

LE MAIRE. – Hop hop hop ! Arrêtez tout ! Arrêtez tout ! Laissez les ingénieurs tranquilles ! Une nouvelle extraordinaire ! Une nouvelle fabuleuse !

SŒUR PHILOMÈNE. – Eh quoi ?

LE MAIRE. – Ah, je suis tout bouleversé, tout renversé, et je comprends maintenant, je comprends ce besoin soudain que j'avais de me faire faire un costume ! Et je me rappelle le pourquoi de la convocation du préfet Rastagnac !

SŒUR PHILOMÈNE. – Allons, dites-nous, monsieur le maire, quelle nouvelle, dites-nous !

LE MAIRE. – Ah, c'est extraordinaire ! (*À l'instituteur.*) Dites-leur, vous, moi ça me... Ça ma... Ça me bouleverse.

L'INSTITUTEUR, *lisant la fin de l'article.* – « L'empereur a fait savoir que son épouse et lui-même auraient le plaisir de venir en personnes présenter le projet de captage des eaux aux habitants de la vallée du Surmelin les 29 et 30 juin en la bonne ville d'Orbais-l'Abbaye. Lors de la grande audience publique prévue, les villageois pourront obtenir toutes les réponses aux questions qu'ils se posent. Cette audience sera suivie d'un grand bal populaire. »

LE MAIRE. – Alors, voilà, hein ! Hein ? Ça, c'est de la nouvelle ! J'espère que vous ne les avez pas trop abîmés, ces ingénieurs ! Parce que là, j'aime autant vous dire que ça la ficherait mal.

SŒUR PHILOMÈNE. – Non, non, rassurez-vous, ils n'ont rien. Eh bien, voilà. Tout est parfait ! (*Aux villageois.*) Nous n'aurons qu'à nous présenter à l'audience et faire part à l'empereur et à l'impératrice de notre opposition au projet et tout sera réglé.

GUSTAVE. – Vous croyez que cela suffira ?

SŒUR PHILOMÈNE. – Mais oui, mais oui ! L'empereur aime son peuple et ne veut que son bonheur.

GUSTAVE. – Hum, oui. Eh bien, nous verrons ça. En attendant, oui, allez, à table ! (*À la cantonade.*) À table !

ANTOINETTE, *chantant.* – Mangeons, mangeons, mangeons encore !

Exeunt.

NOIR.

